

1



«Le Restaurant Bleu», avait dit Anne. «Tu te souviens, à côté de l'église Saint Romain. Tu te souviens de l'église, tout de même ?»

Depuis qu'elle était revenue de Paris et qu'elle avait posé à nouveau ses valises à Bordeaux, Lucie n'arrêtait pas de s'étonner. La ville avait tant changé en dix ans qu'elle ne retrouvait plus ses marques. Elle ne reconnaissait rien. Un tramway sillonnait à présent le cours autrefois réservé aux voitures.

Et tout lui paraissait petit par rapport à la capitale.

Elle était en avance. Sans se presser, elle se dirigea vers le restaurant dans lequel son amie Anne lui avait donné rendez-vous. Un miroir, en vitrine d'une boutique de luxe, accrocha son regard. Un instant, elle s'arrêta pour contempler son reflet. Reflet paisible d'une jeune femme en manteau bleu sur le col duquel étaient répandus de courts cheveux blonds. Un visage fin et souriant, et des yeux bleus très calmes, un peu brillants cependant.

Lucie était heureuse d'être revenue dans sa ville natale. Elle ne savait pas pourquoi, car elle avait aimé passionnément vivre à Paris, travailler à Paris, respirer l'air de Paris. Mais aujourd'hui elle était heureuse. Et ce bonheur, cette paix retrouvée se lisait sur son visage.

Elle se sourit et reprit son chemin. A force de lambiner, elle allait finir par être en retard.

Le Restaurant Bleu était situé au premier étage d'un immeuble cossu donnant sur la place de l'église. Lucie gravit les marches de l'entrée et pénétra dans un hall majestueux tout en dorures et en miroirs. Au fond s'élevait un escalier monumental orné d'un tapis rouge à ramages fixé par des baguettes dorées et flanqué d'une rampe tarabiscotée.

Sur le palier du premier, elle avisa la large porte d'entrée du restaurant d'où provenaient des bruits d'assiettes et un bourdonnement de conversations. Elle fit halte un instant. Elle remarqua que l'escalier montait plus haut, vers les étages supérieurs. Par curiosité, elle fit quelques pas vers l'extrémité du palier. Trois plaques fixées au mur indiquaient les occupants des étages. Banque X, Courtier Y, lut-elle distraitement. Puis elle se figea, un peu troublée.

Sur la troisième plaque étaient gravés ces mots : Bridge-club.

Lucie repoussa machinalement une mèche de cheveux rebelles et, à nouveau, regarda autour d'elle. Elle connaissait ce lieu. Elle y était déjà venue. Autrefois. Pourtant, les dorures des murs, les miroirs tarabiscotés du palier, les volutes élégantes de l'escalier, rien ne l'avait alertée. Jusqu'à cette plaque.

Bridge-club.

Son cœur se mit à battre plus fort. Les souvenirs affluaient à sa mémoire. Elle passa ses mains sur son visage comme pour les chasser. Il lui fallut quelques instants pour réaliser où elle était. Comme à regret, elle se détourna de la plaque et se dirigea vers le restaurant.

Vers onze heures, Lucie quitta son amie sur le trottoir devant l'immeuble. Mais au lieu de se diriger vers sa voiture, elle remonta à l'étage et se retrouva devant la plaque qui l'avait tant troublée. Bridge-club. Elle serra son manteau contre elle et ferma les yeux. Elle se revoyait, au même endroit, dix ans auparavant.

2

Elle avait vingt ans.

C'était un jeudi. Sa voiture était en panne dans un parking du centre ville. Elle avait eu l'idée de se rendre au club de bridge de son père dans l'espoir que celui-ci pourrait la dépanner ou au moins la raccompagner. Aujourd'hui encore, elle se souvenait de ce qu'elle portait ce soir-là. Un jean et un bustier en dentelle sous un chemisier blanc cintré qui affinait sa taille et mettait en valeur ses rondeurs. Ses cheveux blonds faisaient un halo autour de son visage. Ce soir-là, ses yeux brillaient plus que de coutume. L'énervement, sans doute.

Son père n'était pas là. Elle hésita un instant et s'approcha du bar.

«Il y a un groupe qui termine une partie dans la salle à côté. Il y aura bien quelqu'un pour vous aider ou au moins pour vous ramener chez vous», lui dit la dame qui officiait derrière le bar.

Elle s'assit sur un tabouret et prit son mal en patience. Elle hésita à repartir et à se débrouiller seule. Elle décida d'attendre dix minutes, pas plus.

Ce fut la sensation d'un regard fixé sur elle qui la sortit de sa rêverie. Elle releva la tête mais ne vit personne. Cependant, une porte s'était ouverte au fond de la salle et un petit groupe s'approchait du bar en bavardant. Il y avait là quelques femmes et trois hommes. Elle ne connaissait aucun d'entre eux. Elle détourna la tête.

A nouveau, elle se sentit observée et leva les yeux, étonnée. Le petit groupe était debout près du bar et parlait avec animation. Elle croisa le regard de l'un des hommes qui la fixait en souriant légèrement. Et ce regard était si intense qu'elle se sentit rosir.

Que lui arrivait-il ?

Elle reprit ses esprits et observa mieux le petit groupe. L'homme avait cessé de la fixer et parlait à son voisin. Il était très séduisant, trente-cinq ans environ, brun, des épaules solides sous une chemise au col entrouvert découvrant un cou hâlé. Un visage intelligent, des yeux bruns, vifs et brillants. Et un rire qui résonnait haut et clair dans la salle désertée.

«Y a-t-il quelqu'un pour dépanner la petite ?» interrogea à la cantonade la dame du bar.

«Vous êtes sûre que vous n'avez pas oublié de mettre de l'essence ?», fit l'homme aux yeux bruns avec un petit sourire, et sa voix, grave et infiniment masculine, fit frémir Lucie. Elle fronça les sourcils. Avec lui, elle avait vraiment l'impression d'être niaise.

- Je pense que c'est la batterie, répondit-elle, vexée. Mais c'est peut-être juste un fil à rebrancher, je n'y connais rien.

- Je vous accompagne.

Elle le suivit sans mot dire. Que cet homme trop sûr de lui arrive à faire démarrer sa voiture, c'était tout ce qu'elle demandait. «La prochaine fois, j'appellerai un garagiste, cela m'évitera de faire des amabilités forcées», pensa-t-elle.

Il se dirigea vers la porte sans attendre la jeune fille qui pressa le pas pour le rattraper.

«Attendez-moi !» dit-elle. «Je m'appelle Lucie».

- Et moi, Pierre.

Ils furent bientôt arrivés à la voiture.

«Vous avez une lampe électrique ?»

Il parlait d'une voix sèche comme si déjà la corvée l'ennuyait. Elle en dénicha une dans la boîte à gant.

«Eclairez-moi», fit-il en prenant sa main et en la dirigeant vers l'intérieur du moteur. Lucie frissonna à son contact. Sa main était ferme et douce à la fois. Il était tout près d'elle et son parfum la troublait infiniment. Il se pencha, passa une main derrière le moteur, tâtonna un peu, rebrancha un fil, tira sur un autre et se redressa.

«Essayez de démarrer».

Lucie se mit au volant. Peine perdue. Rien, pas un souffle, pas même un cliquètement.

«Je donne ma langue au chat», fit-il. «Je vous ramène chez vous. Vous verrez demain pour la voiture».

Elle ferma sa voiture à clef et le suivit. A présent, il ne semblait plus pressé et il marchait près d'elle, silencieux.

Ils étaient parvenus à sa voiture garée dans une petite rue derrière l'église. Une grande voiture noire un peu ancienne. Il ouvrit la portière du passager et fit monter Lucie avant de s'installer au volant.

Elle se sentait bien. La tête appuyée contre la portière, tout en parlant, elle regardait son compagnon dont elle n'apercevait que le profil aristocratique. Parfois, son regard brillait dans

l'obscurité seulement troublée par la lueur des lampadaires. A un moment, l'une de ses mains, posée sur le levier de vitesse, la frôla, et elle frissonna en s'écartant un peu de lui.

«Que m'arrive-t-il ?» se demanda-t-elle.

Il n'avait pourtant rien de particulier. Rien, sinon ce magnétisme, ce pouvoir d'attraction qui ne s'explique pas et qui le rendait très attirant. Il n'avait rien à voir avec les garçons de l'âge de Lucie avec qui elle sortait d'habitude et avec qui elle s'ennuyait.

Le trajet lui parut trop court. Quand la voiture s'immobilisa devant la maison de Lucie, il se pencha vers elle et la jeune fille déposa un baiser sur sa joue.

«Un seul ?» dit-il doucement.

- Vous en demandez trop, répliqua-t-elle d'un ton sévère.

Déjà, il lui tendait l'autre joue, mais elle s'écarta de lui, troublée.

«Au revoir», murmura-t-elle en ouvrant la portière de la voiture.

- Attendez, une minute encore, dit-il doucement en glissant une main derrière le cou de Lucie et en la rapprochant de lui.

Elle frémit sous la caresse et il en profita pour prendre ses lèvres, avec tant de douceur et de respect qu'elle ne résista plus. Son baiser lui sembla durer très longtemps et ce fut sûrement le cas. Un baiser tendre, si tendre que la jeune fille se détendit peu à peu dans les bras de l'homme. Elle oublia tout. Elle ne réalisa pas qu'il avait coupé le moteur de la voiture. Le temps s'arrêta.

3

Lucie passa ses mains sur son visage. Un flot d'émotions l'avait envahie. Ce souvenir si profondément enfoui dans sa mémoire, cette nuit de ses vingt ans, elle ne pensait jamais la voir revenir si nettement à son esprit.

Debout devant la plaque qui l'avait tant troublée, elle hésitait. Des gens allaient et venaient sur le palier. Elle ne voyait rien. Elle n'entendait rien.

Allait-elle monter l'escalier ? Devait-elle aller à la rencontre de ses souvenirs, ce soir ? Ou devait-elle au contraire refouler dans sa mémoire ces moments de passion qui lui avaient laissé une empreinte si brûlante ?

Profondément troublée, elle s'appuya un instant à la rampe ouvragée de l'escalier. Elle savait qu'elle allait monter. Elle voulait savoir. Où était-il ? Qu'était-il devenu ? Était-il marié ? Pourrait-elle le revoir sereinement, sans que le désir, ce désir fou qui les avait consumés, dix ans auparavant, ne vienne s'interposer à ce qui aurait pu être un amour plus profond, plus calme, ou tout simplement une amitié ?

Elle gravit lentement les marches qui menaient au club de bridge. La porte monumentale s'ouvrit largement au moment où elle parvenait sur le palier et un groupe de femmes en sortit. Lucie pénétra dans la salle.

C'était l'heure des fins de partie. Plusieurs personnes discutaient debout autour du bar. D'autres rangeaient les tables éparpillées dans la salle. Personne ne fit attention à la jeune femme. Un rapide regard autour de la salle lui permit de constater qu'il n'était pas là. Elle l'aurait reconnu malgré les années. Un homme comme lui ne passait pas inaperçu.

Allait-elle demander s'il était là ? Ou allait-elle partir sans chercher à savoir ?

Elle allait partir. Tout cela était trop ancien. Pourquoi remuer ces souvenirs ? Peut-être ne se souvenait-il même plus d'elle. Peut-être était-il parti de Bordeaux. Et même si ce n'était pas le cas, pourquoi le reverrait-elle, si longtemps après ?

Lucie se dirigeait vers la porte quand son attention fut attirée par les larges panneaux d'affichage qui donnaient les résultats des compétitions de bridge. Elle se souvenait que les joueurs les consultaient souvent.

«Là, je vais savoir quelque chose», pensa Lucie en s'approchant.

Ses yeux firent le tour des listes. Résultats divers, compte-rendus de championnats, articles de journaux. Puis elle se figea.

Un article, déjà ancien, punaisé en plein milieu d'un des panneaux.

Et lui.

Lui, dans un éclat de rire. La photo devait avoir été prise dans le club, un soir. Sa chemise blanche était entrouverte sur son cou. Son cou, dont Lucie connaissait la douceur et dont elle aimait l'odeur.

Et puis le mot qu'elle n'aurait jamais voulu lire, à propos de lui.

«Nécrologie».

Lucie ne put en lire plus. Un sanglot monta à sa gorge et elle sortit précipitamment du club, consciente de ne pas avoir, en plus, à se donner en spectacle dans un tel endroit.

«Nécrologie»

Ce mot, c'était une imposture.

Il était la vie. Il était le bonheur. Il était le contraire de la tristesse, de la peur, de la mort. Jusque dans les moments les plus intimes du plaisir, il était lui, beau et triomphant, libre et généreux. Il l'avait réveillée. Dans ses bras, elle s'était épanouie à l'amour et à la vie. Elle l'avait aimé très fort. Dix ans auparavant.

Lucie ne se rendait pas compte qu'elle arpentait à présent le cours, à grands pas, les larmes ruisselant silencieusement sur son visage. Sans savoir comment, elle atteignit sa voiture, l'ouvrit d'une main tremblante et s'installa dedans. La tête posée sur le volant, elle se mit à sangloter doucement. Les souvenirs revenaient, précis et délicieux. Et à présent terriblement douloureux.

4

Lucie frémissait dans les bras de l'homme qui l'avait raccompagnée. Son baiser s'était fait plus ardent et ses mains parcouraient doucement le corps de la jeune fille tremblante et déjà offerte.

«Laissez-moi», murmura-t-elle cependant au bout d'un long moment en tentant de se dégager. Son cœur battait follement et la panique commençait à l'envahir. Son corps, parcouru par des ondes de désir, ne lui obéissait plus. Jamais aucun baiser ne lui avait fait cet effet.

«Tu es belle», murmura-t-il.

Elle avait envie de le toucher. Elle tentait de se dominer, mais toujours ses mains revenaient derrière la nuque de Pierre, caressaient ses épaules et son torse musclé, se glissaient dans l'ouverture de sa chemise. Sa peau était douce. Ses lèvres étaient douces. Et ses mains s'égarèrent lentement sur ses seins malgré ses faibles protestations vite étouffées.

Lucie perdait la raison.

Déjà, son chemisier avait glissé de ses épaules et le léger bustier qu'elle portait en dessous ne cachait ni ne défendait rien. Et les caresses de l'homme la faisaient trembler de plaisir. Elle enfouit son visage dans son cou et commença à déboutonner sa chemise. Ses lèvres s'égarèrent sur son torse viril et elle poussa un petit gémissement de bonheur. Il était beau. Elle le désirait. Ses mains, poursuivant leur découverte, descendirent le long de son ventre jusqu'à la ceinture de son pantalon qu'elle ouvrit fiévreusement. Mais la timidité l'empêcha d'aller plus loin.

Il gémit à son tour, troublé, étonné de l'audace de la jeune fille. Elle sentit qu'il la serrait plus fort encore. Son jean ne résista pas aux mains impatientes de l'homme.

«Non», protesta-t-elle faiblement lorsqu'il le fit glisser le long de ses jambes tout en l'embrassant. Elle eut conscience d'être sans défense à présent, livrée à son désir et à celui de cet homme dans les bras duquel elle était si bien. A présent, les mains de Pierre caressaient ses cuisses, doucement, et l'un de ses doigts frôlait subtilement la dentelle de son slip.

«Déshabille-moi, toi aussi», murmura-t-il.

Il l'aida à ôter son pantalon et sa chemise. Les mains de Lucie s'égarèrent sur son ventre musclé, sur ses cuisses dures et nerveuses. Elle poussa un petit cri de surprise quand elle atteignit enfin son sexe, presque involontairement.

Penché sur elle, il avait repris ses seins qu'il caressait du bout des doigts et de la langue. L'une de ses mains s'insinua sous son slip qu'il ne tarda pas à faire glisser le long de ses jambes. Elle sentit un de ses doigts la pénétrer doucement, presque tendrement. Elle se serra contre lui, troublée par la caresse, très excitée et impatiente aussi. Elle savait à présent qu'elle allait découvrir des sensations jusqu'alors inconnues. Elle savait qu'elle était à lui, déjà. Elle ferma les yeux, soumise.

A présent, son doigt la caressait subtilement, faisant monter en elle les vagues du plaisir à venir. C'était délicieux et douloureux à la fois. Lucie ne s'appartenait plus. Une sensation plus forte la fit crier un peu.

Elle ne vit pas qu'il était venu contre elle et qu'il la prenait, doucement, puis plus impérieusement. Elle referma les bras sur ses hanches, caressa ses fesses, impatiente à son tour, offerte, soumise à la possession, à la brutalité délicieuse de l'homme. Le plaisir la surprit, violent, presque insoutenable, et il dura longtemps, très longtemps. Elle criait encore quand il jouit à son tour, s'épanchant en elle en gémissant de bonheur.

Il fallut plusieurs minutes à Lucie pour reprendre ses esprits. Serrée dans les bras de Pierre, elle tremblait doucement, le cœur battant, les sens en émoi.

«Tu as froid ?» demanda-t-il tendrement.

- Non, je ne crois pas... je ne sais plus...

Elle se tut, consciente de ne pouvoir même pas parler. Emue et bouleversée. Heureuse et comblée. Il se redressa et lui tendit son chemisier, retrouvé par terre avec le jean. Lui-même enfila sa chemise et commença à se rhabiller.

Elle fit de même, un peu surprise qu'il retrouve aussi vite ses esprits. Elle attendait plus de tendresse, plus de câlins... Mais elle était si heureuse qu'elle n'y prit pas garde.

«Je t'appelle ce week-end.» fit-il lorsqu'elle fut habillée et prête à descendre de la voiture.

Immobile sous la lune, elle regarda la voiture démarrer et s'éloigner lentement dans la nuit.

5

La tête sur son volant, Lucie pleurait toujours. A présent, ce n'étaient plus des sanglots nerveux causés par la terrible nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Mais ses larmes, qui coulaient doucement, ne semblaient jamais devoir s'arrêter.

Qui était-il pour elle, à part un amant d'autrefois ?

Pourquoi était-elle si affectée par sa disparition ?

Elle ne l'avait pas revu depuis dix ans. Elle avait été sa maîtresse pendant trois mois.

Un jour, il ne l'avait plus appelée. Un peu étonnée, elle avait attendu de ses nouvelles. Au moment où elle allait chercher à le contacter, elle avait appris qu'il sortait avec une autre femme. Elle avait été malheureuse. Mais l'occasion de partir en stage à Paris s'était présentée. Elle était partie. Elle avait oublié. Du moins le pensait-elle.

A présent, tous les détails du passé, soigneusement enfouis au fond de sa mémoire pendant dix ans, lui revenaient.

Des nuits brûlantes, dans son studio de célibataire du quartier Saint Seurin.

«Tu veux me faire plaisir, n'est-ce pas ?» murmurait-il à son oreille, et sa voix la faisait frémir avant même qu'il ne la touche. Brûlante de désir, elle lui donnait tout ce qu'il voulait, apprenant à l'aimer, devenant au fil des heures délicieusement familière avec son corps tout entier. Et elle se découvrait elle-même sous ses caresses, tremblante et offerte, heureuse et femme enfin.

Il la dominait. Il remuait ce qu'il y avait de beau, de fort, de passionné tout au fond d'elle, il murmurait des mots fous à son oreille pendant qu'il la caressait jusqu'à ce qu'elle crie de bonheur. Elle pleurait de joie dans ses bras.

Elle était heureuse.

Elle resplendissait.

«Tu es belle», murmurait-il parfois, penché sur elle en la caressant. Elle fermait un peu les yeux et gémissait doucement, offerte, impatiente.

«Tu es belle quand tu fais l'amour», soufflait-il à son oreille, et elle ne s'appartenait plus.

Il était la vie. Il était la joie et le plaisir. Il était le bonheur. Elle entendait encore son rire sonore et sa voix grave qui la troublait tant. Elle lui avait dit qu'elle l'aimait, une nuit que son bonheur avait été encore plus fort, plus complet. Il l'avait serrée doucement contre lui sans répondre. Il faisait partie de ces hommes que les sentiments effraient un peu.

Lucie aurait voulu vivre avec lui et lui faire un enfant. Elle avait pris ce qu'il lui donnait. Des nuits de bonheur fou. Elle avait eu raison. Aujourd'hui, il était trop tard. Trop tard pour tout.

Epuisée de douleur, Lucie s'assoupit, le visage contre le volant de sa voiture.

6

Ce fut la sonnerie du téléphone, vrillant le silence avec insistance depuis de longues minutes, qui finit par réveiller Lucie. Tout d'abord, elle ne sut pas où elle se trouvait. Ce qui était sûr, c'est qu'elle n'était pas dans sa voiture. Elle était dans son lit. Tout simplement.

Quel jour était-on ? Elle n'en savait rien, encore bouleversée sans bien savoir pourquoi. Tout son corps lui faisait mal comme si elle avait pleuré.

«Lucie ?»

La voix féminine à l'autre bout du fil semblait étonnée du silence de la jeune femme.

«C'est Anne. Je te réveille ?»

- Je crois. Il est quelle heure ?

- Tard. Tu avais besoin de récupérer après ton retour de Paris, non ? Je t'appelle pour ce soir.

- Ce soir ?

- Oui ? C'est bien ce soir qu'on va dîner au Restaurant Bleu, non ?

Lucie resta silencieuse. C'était bien la veille qu'elle était allée dîner avec Anne dans ce restaurant situé juste en dessous d'un club de bridge... et qu'étaient revenus à sa mémoire les souvenirs brûlants d'un homme qu'elle avait aimé, autrefois... Un homme qui n'était plus de ce monde... alors qu'il était la vie...

«Ce n'était pas hier soir ?» balbutia Lucie encore endormie.

- Tu as besoin d'un café, fit Anne en éclatant de rire. Hier soir, j'étais au théâtre.

Lucie ne comprenait plus. Si rien ne s'était passé la veille, alors tout cela n'aurait été qu'un rêve ? Un rêve, le club de bridge avec cet affreux article punaisé sur un panneau, «nécrologie» ? Un rêve, son désespoir ? Mais alors... Que signifiait ce rêve ? Et pourquoi cet homme était-il revenu à sa mémoire de cette façon ? De cette façon terrible qui l'avait tant bouleversée ?

Elle tenta de rassembler ses esprits. Qu'avait-elle fait la veille ? La veille, elle était rentrée de Paris. Et le soir... Le soir, elle s'était endormie, épuisée.

Alors ? Alors son désespoir n'aurait pas de raison d'être ? Il était encore de ce monde ? Marié peut-être, mais vivant... Vivant, comme il avait toujours été. Vivant...

Lucie quitta son amie sur le trottoir en bas de l'immeuble qui abritait le Restaurant Bleu. Puis, au lieu de se diriger vers sa voiture, elle rentra dans le hall et gravit l'escalier monumental qui menait aux étages. Ce fut d'une main assurée qu'elle poussa la porte du club de bridge.

C'était l'heure des fins de parties. De petits groupes discutaient autour du bar. Elle jeta un rapide coup d'œil autour de la salle principale. Il n'était pas là. Et sur les panneaux d'affichage, près de la porte, il n'y avait aucun article le concernant. A présent qu'elle avait retrouvé sa lucidité, Lucie se demandait comment elle avait pu être aussi bouleversée par ce rêve. Et pourquoi ce rêve ?

Elle se posait encore la question en descendant quatre à quatre l'escalier de l'immeuble. Sur le palier du premier étage, elle faillit se heurter à une silhouette masculine qui s'effaça courtoisement pour la laisser passer.

«Lucie ?»

La voix, grave et masculine, la stoppa net, une main sur la rampe, comme elle allait achever sa descente. Le cœur battant, elle se retourna.

Ce furent ses yeux qu'elle vit en premier.

Ses yeux sombres et ardents. Il la regardait en souriant, une expression de surprise sur le visage. Il était toujours le même, brun et séduisant. Seuls quelques fils d'argent sur ses tempes révélaient que dix années s'étaient écoulées.

Pendant quelques secondes, il ne dit rien, se contentant de la détailler, enregistrant d'un seul coup d'œil la silhouette élégante de la jeune femme, ses yeux bleus trop brillants, ses cheveux que la course dans l'escalier avait fait voler sans ordre autour de son visage, et le rose qui apparaissait soudain sur ses joues à sa vue.

Lucie prit une profonde inspiration et s'appuya un peu plus à la rampe.

«Pierre ?»

Elle se tut. L'émotion la submergeait. Pas parce qu'elle était surprise de le voir, elle n'était venue là que dans cet espoir. Mais le souvenir de son terrible rêve de la veille la mettait intensément mal à l'aise. Que signifiait ce rêve ? Elle n'avait pas l'habitude de faire des cauchemars, d'habitude. Et pourquoi, soudain, dès son retour à Bordeaux, s'était-elle souvenue de cet homme dont elle avait soigneusement enfoui le souvenir dans sa mémoire ?

«Combien de temps cela fait-il, Lucie ?» interrogea-t-il d'une voix douce.

Elle restait immobile, les yeux fixés sur lui, incapable de répondre.

«'ai su que tu as passé plusieurs années à Paris», ajouta-t-il, un peu étonné du silence de la jeune femme.

Lucie tenta de se reprendre. Mais les yeux de cet homme, qui plongeaient dans les siens, la troublaient intensément. C'était ainsi qu'il la regardait autrefois. Autrefois. Lucie se souvint alors des circonstances de leur séparation. Il l'avait quittée pour une autre sans même l'en informer. Elle l'avait su par hasard. Il y avait de quoi lui en vouloir.

«En effet», dit-elle d'une voix plus assurée. «J'y ai passé dix ans. Dans la communication. Et cette année, j'ai eu l'opportunité de revenir à Bordeaux».

- Besoin d'une vie plus calme ?

- Non, pas vraiment. Juste envie de changer. Je... je dois partir. Au revoir.

Il sembla étonné. Elle sentait qu'il aimerait bien la retenir, l'inviter à boire un verre, pour parler... Mais parler de quoi ? Du passé ? De banalités ? Ou de leurs nuits brûlantes d'autrefois ? A quoi bon... Lucie décida de ne pas rentrer dans son jeu.

Elle prit congé d'un sourire et d'un petit signe de la main.

Perchée sur son bureau, le téléphone collé à l'oreille, Lucie plaisantait depuis un quart d'heure avec un des meilleurs clients de sa boîte et son rire résonnait jusque dans le couloir.

Quelques jours avaient passé depuis son arrivée à Bordeaux et elle avait retrouvé ses marques. Elle avait aussi repris ses esprits et fini par mettre le rêve angoissant qu'elle avait fait la nuit de son retour sur le compte de la fatigue du voyage et du déménagement.

«Je l'ai revu, je sais qu'il va bien, à présent je dois l'oublier», pensait-elle parfois, consciente du danger qu'il y aurait à retomber amoureuse d'un homme capable de l'abandonner comme il l'avait fait, sans un mot. Tout charmant et tout séduisant soit-il.

«Trop séduisant», soupirait-elle quand l'image de cet homme qu'elle avait aimé autrefois la troublait outre mesure. «Je dois aller de l'avant. Je dois penser à autre chose. Aimer quelqu'un d'autre, peut-être ?»

Lucie avait essayé. Elle avait fréquenté d'autres hommes, elle avait tenté de faire sa vie sans jamais y réussir. Plus jamais elle n'avait connu le bonheur que lui donnait Pierre. Plus jamais elle n'avait été aussi intensément heureuse qu'avec lui.

Alors, elle s'était concentrée sur son travail. Mais le travail, quand on est femme et qu'on a vécu une grande passion... le travail, cela ne signifie plus grand-chose.

Un coup discret fut frappé à la porte du bureau et la secrétaire fit son apparition, un bouquet à la main.

«Des fleurs pour vous, Lucie.»

Elle les posa sur le bureau et disparut.

La jeune femme écourta sa conversation avec le client, raccrocha et se pencha avec curiosité sur le bouquet. D'habitude, les fleurs offertes par les clients étaient beaucoup plus tape à l'œil. Ou accompagnées de champagne ou de chocolats.

Cet élégant bouquet de roses rouges, fragile et raffiné, la troubla infiniment. Elle le saisit avec précaution, le retourna, l'examina. Il y avait une carte glissée sur le côté du bouquet. Une simple carte, sans fioritures. Une écriture élégante, un peu penchée, celle d'un homme pressé, avait écrit ces simples mots : «Ma petite chérie, si tu m'as pardonné, je serais très heureux de te revoir. Pierre». Suivait un numéro de téléphone portable.

Lucie fulminait intérieurement. Il était toujours aussi direct. Il ne doutait de rien. Il pensait qu'elle était à sa disposition quand bon lui semblait et quoi qu'il arrive. Il cherchait à la séduire à nouveau sans se demander si elle apprécierait, cette fois-ci, d'être abandonnée à nouveau. Comment pouvait-il être aussi cynique ? Non, vraiment, il ne doutait de rien.

Elle jeta la carte sur son bureau, bien décidée à ne pas tomber dans ce piège. Elle contempla le fragile et élégant bouquet, respira une rose, rêvassant un peu. Ma petite chérie. Il l'appelait ainsi, parfois, dans leurs moments de tendresse. Elle se souvenait d'un soir où...

Non, elle ne devait pas se souvenir. Elle baissa la tête, cherchant une réponse dans la couleur des roses, consciente de la douceur des pétales tout juste éclos. Elle posa sa joue sur une des fleurs et ferma les yeux. Les caresses de Pierre étaient douces aussi, autrefois...

Il allait lui être très difficile de continuer à se concentrer sur son travail ce jour-là.

Lucie ne l'appela pas.

Les roses se fanèrent dans le précieux vase en cristal où elle les disposa. Elle ne les jeta pas. Quant à la carte qui les accompagnait, elle se retrouva sans raison aucune sur la table de nuit de la jeune femme. Parfois, le soir, avant de s'endormir, Lucie passait un doigt rêveur sur le petit bout de bristol. Elle ne lisait pas les mots qui y étaient écrits, elle les connaissait par cœur. Ces mots la troublaient intensément. Ces mots la brûlaient. Elle devait tenir bon. Oublier cet homme qui l'avait fait souffrir autrefois.

Ce fut lui qui l'appela trois semaines après.

Elle ne sut jamais comment il s'était procuré son numéro de portable. A son bureau, sans doute. Il arrivait parfois à la secrétaire de le donner à un client impatient.

C'était un jour d'orage. Lucie se promenait le long du fleuve. Un vent violent faisait frémir les feuillages des grands arbres des berges. La Garonne était agitée de petites vagues de mauvais augure. La marée montait. La sonnerie de son téléphone portable la fit sursauter.

«Lucie?» fit une voix masculine trop familière.

Le cœur battant, elle ne put répondre immédiatement.

«Lucie», répéta-t-il. «Écoute moi. Je le reconnais, j'ai été un peu direct sur mon petit mot, l'autre jour. C'est ce que tu vas me dire, n'est ce pas ?»

- Oui, je l'ai pensé. Je ne suis pas...

- Écoute moi encore. Je me suis mal conduit avec toi autrefois et tu as toutes les raisons de m'en vouloir. Je... je ne vais pas te dire que j'ai changé, ce serait faux. Je t'appelle en... ami, si tu veux. Lucie, ne refuses pas de me revoir. S'il te plaît.

- Je ne refuse pas, mais tu dois comprendre que je préfère oublier. C'est très loin, tout cela. Le temps a passé. Nous avons changé.

- Où es-tu ? Je te rejoins. Dis moi où tu es, s'il te plaît.

Lucie hésita, mais le ton de sa voix était si chaud, si amical, qu'elle céda.

Il apparut un quart d'heure plus tard, toujours très beau, vêtu d'une veste beige qui faisait ressortir son hâle et s'harmonisait avec ses yeux bruns. Il la serra dans ses bras et posa un baiser fraternel sur sa joue. Elle lui sourit, vaguement consciente qu'elle allait regretter de l'avoir revu. Mais trop heureuse de sa présence. Elle saurait toujours arrêter à temps. Elle en était sûre.

«Je pensais vraiment que tu m'appellerais», dit-il en se détachant d'elle comme à regret. «Tu ne l'as pas fait et cela m'a fait réfléchir».

- A quoi ? Il y a si longtemps... pourquoi remuer ce passé ?

- J'ai réalisé que je m'étais mal conduit avec toi.

- Tu étais libre. Nous n'étions pas engagés l'un envers l'autre.

La voix de Lucie se brisa, trahissant son émotion. Pas engagés. Ce n'était donc rien, cet amour fou qu'ils avaient vécu autrefois ? Cette passion, ce bonheur partagé, n'était-ce pas plus fort qu'un engagement ordinaire ? Lucie baissa la tête, consciente qu'aujourd'hui encore elle appartenait à cet homme. Depuis très longtemps. Depuis toujours.

«Nous n'en avons pas eu le temps», dit-il.

Elle lui jeta un regard de reproche. C'était bien lui qui l'avait quittée pour une autre femme ! Il se reprit.

«C'est vrai, à cette époque là, je ne pensais qu'à séduire sans me rendre compte du mal que je faisais. Je reconnais que j'ai été très malhonnête avec toi. Et avec moi. Je ne tenais pas compte de mes sentiments. Il y avait ce désir entre nous. Mais il y avait autre chose que je n'ai pas su voir. De l'amitié ? Je ne sais pas. Beaucoup de tendresse en tout cas».

- Peut-on être ami avec quelqu'un que l'on désire ? interrogea Lucie.

Son cœur se mit à battre plus fort tant son regard la troublait. Elle vit qu'il était ému lui aussi. Ses yeux brillaient plus que de coutume. Elle se raidit. Elle devait absolument lutter contre l'attirance qu'elle éprouvait pour lui. Lutter contre son cœur pour arriver à lui parler normalement comme s'il était un client ou un vieil ami.

Mais peut-on être amie avec un homme que l'on désire ?

«Pourquoi ?», murmura-t-il, conscient du trouble de la jeune femme. «Pourquoi as-tu peur de me revoir ? Est-ce que... tu penserais toujours à moi ? A autrefois ?»

Il semblait étonné. Il devait penser qu'elle avait su tirer un trait sur leur liaison comme lui l'avait fait. Qu'elle avait su vivre d'autres aventures, sereinement. Qu'elle l'avait oublié. Comme lui, certainement, l'avait fait.

«Es tu marié ?» interrogea-t-elle pour toute réponse.

- Non...

- Eh bien, moi non plus. Je n'ai pas trouvé l'homme qui me plairait suffisamment pour abandonner ma liberté. J'ai mon travail, je suis indépendante, je suis bien.

Sa voix se brisa à nouveau. Je suis bien. Pas vraiment, pensa-t-elle.

«Tu n'as pas répondu à ma question».

Sa voix était grave et son ton sans réplique. Elle plongea ses yeux dans les siens. Il était très ému et un peu impatient. Il avait besoin de savoir. Elle décida d'être franche. De tout lui dire. Peut-être cela lui permettrait-il, à elle aussi, d'avancer, de tourner la page, d'oublier un passé trop brûlant. Peut-être une belle amitié naîtrait-elle de cette passion ancienne. Peut-être. Sa voix tremblait un peu quand elle commença à parler, mais au fur et à mesure son assurance revint.

«Je n'ai jamais oublié, Pierre. Jamais. Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'autrefois dans tes bras. J'ai essayé. Je t'assure que j'ai essayé. Pendant dix ans, j'ai travaillé, je suis sortie, j'ai rencontré d'autres hommes, je me suis amusée. Je croyais que j'avais oublié. C'est vrai, je ne pensais plus à toi à Paris. Mais à mon retour à Bordeaux... D'abord, j'ai fait un rêve, un rêve terrible. Tu étais mort, je pleurais, et tout est revenu à ma mémoire. Tout. Notre rencontre, nos nuits, notre amour... Le lendemain, on s'est croisés dans l'escalier. Je ne voulais plus te revoir. Et en même temps, je le voulais...»

Il l'écoutait et son visage était sérieux et attentif.

«Tu me demandes si je pense toujours à toi. Oui, toujours. Après toi, je n'ai jamais plus vibré, je n'ai jamais plus été aussi heureuse dans les bras d'un homme. Je te désire toujours. J'aime tes yeux quand tu me regardes, j'aime tes mains qui me caressent, j'aime ton corps, j'aime te rendre heureux, j'aime ta voix quand tu me parles tendrement, et là, en ce moment, j'ai envie de tes lèvres, Pierre, j'ai envie que tu me serres fort dans tes bras et que tu me dises des mots d'amour...»

Elle se tut. Il n'y avait rien à ajouter. Elle se retourna vers le fleuve pour tenter de cacher ses larmes. Il vint près d'elle et entoura ses épaules de son bras.

«Qu'allons-nous faire, maintenant ?» souffla-t-il tendrement à son oreille.

Elle ne répondit pas. Il n'y avait rien à faire. Elle lui avait tout dit de ses sentiments. Que ressentait-il, lui ? Que ressentait-il pour elle ? Sinon le désir fou de la posséder encore, et après ? Après, il y aurait d'autres femmes, encore ? Non, il n'y avait rien à faire.

«Je dois rentrer», dit-elle en se remettant en marche.

- Attends, encore une minute, fit-il.

Elle s'immobilisa. Il prit ses mains et la regarda droit dans les yeux.

- Tu m'as dit des choses très belles ce soir, Lucie. Je n'avais pas réalisé ce que je représentais pour toi. Je ne l'avais pas compris. Pourtant j'étais très heureux avec toi, autrefois. Aujourd'hui... aujourd'hui, je ne sais pas quoi te dire. Je ne peux rien t'offrir. Rien te promettre. Amour, fidélité, tout cela... Je ne sais pas m'attacher à une femme. J'aimerais, pourtant. Mais... Je ne sais pas. Ce serait malhonnête de ma part de te faire croire que j'ai

changé. Mais ce serait encore plus malhonnête de prétendre que je n'ai pas envie de te revoir et de te faire l'amour, comme avant, Lucie, parce que, moi non plus, je n'ai jamais oublié, jamais... toi, tes yeux, tes caresses, ton amour... je n'ai rien oublié.

Son regard se fit plus ardent et Lucie rosit légèrement. Il prit sa main et la porta à ses lèvres avec tant de respect qu'elle la lui abandonna. Mais le contact trop sensuel de sa bouche la fit frissonner. Elle retira sa main et lui caressa doucement le visage, consciente du feu qui brûlait dans ses yeux, de la douceur de ses cheveux, du contact un peu râpeux de sa joue. Brusquement, il la serra dans ses bras et lui murmura à l'oreille des mots qui la firent rougir encore plus. Elle n'eut pas le courage de le repousser.

Ce fut l'orage qui les sépara un long moment après.

Cette nuit-là, Lucie ne rentra pas chez elle.

10

Lucie resplendissait. Elle avait retrouvé son roi de cœur.

Elle n'attendait rien de lui. Rien, sinon ces moments de tendresse et de passion qui transfiguraient sa vie. Aujourd'hui elle savait qu'il pouvait la quitter du jour au lendemain au hasard d'une rencontre. D'un coup de foudre. Il était imprévisible. Il avait été honnête avec elle et elle avait accepté ce risque. Parce qu'elle était très heureuse, elle avait accepté le risque d'être très malheureuse un jour. Les moments qu'elle vivait lui appartendraient à tout jamais. Et cela valait la peine de prendre ce risque.

C'était un dimanche. Ce jour-là, Lucie rêvait devant son miroir, vaguement alanguie. Elle attendait Pierre. Elle ne l'avait pas vu depuis trois jours. Il lui manquait déjà. Elle savait qu'un jour, il lui manquerait pour de bon et que ce serait très difficile à vivre. Elle savait... mais ce jour-là, elle rêvait devant son reflet dans le miroir. Combien de mois avaient passé depuis qu'elle l'avait retrouvé ? Trois, quatre mois ?

«Pas encore habillée ?» interrogea-t-il en entrant, avec un coup d'œil admiratif sur le fin déshabillé en satin rose qui ne dissimulait rien. «Ou bien veux-tu me séduire encore ?»

- Te séduire ? C'est donc possible ? répondit-elle en souriant, taquine.

- Je crois... je crois que oui...

Elle le regarda, surprise. Sa voix avait changé. Il n'était pas comme d'habitude. Elle se nicha dans ses bras, un peu inquiète. Elle était toujours très sensible à ses moindres changements d'humeur. A son sourire. A sa voix. Et là, il avait quelque chose à lui dire. Une chape d'angoisse glaça la jeune femme. Il allait lui annoncer qu'il avait rencontré quelqu'un d'autre. Son cœur se mit à battre follement et elle s'assit sur le lit. Il vint à côté d'elle et prit sa main.

«Je t'ai dit quand on s'est retrouvés que je ne pouvais rien te promettre. Amour, fidélité, tout ce que tu désires, toi. Et tu m'as tout donné... tu m'as donné ton amour, ta tendresse, ta vie... Je suis très heureux avec toi.»

Lucie baissait la tête. Où voulait-il en venir ? Il resta un long moment silencieux.

«Alors, ce que je veux te dire, aujourd'hui, c'est que je suis si heureux que je suis prêt à tout te donner moi aussi...»

- Tu le crois vraiment ? murmura-t-elle.

La surprise faisait trembler sa voix. Le bonheur aussi. Mais elle n'y croyait pas.

«Je ne le dirais pas, sinon», fit-il. «Ce n'est pas très facile. Vous, les femmes, vous avez l'habitude de parler de vos sentiments, vous êtes même très douées pour cela. Mais moi je ne sais pas. Tout ce que je peux te dire, c'est que je veux vivre avec toi, t'aimer, être avec toi, pour longtemps...»

- Ce n'est pas possible, fit Lucie. «Tu ne peux pas renoncer à ta liberté, à ta vie, tu le regretterais et tu m'en voudrais, et ce ne serait plus jamais comme maintenant, et nous ne serions plus jamais heureux...»

- Tu ne penses pas tout de même m'apprendre ce que je ressens ? Et puis, qui te dit que nous ne serions pas heureux ?

- Tu n'as jamais changé. Pourquoi aujourd'hui ?

Pourquoi aujourd'hui ? Il n'en savait rien. Il plongea ses yeux dans ceux de la jeune femme. Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi elle ?

«S'il te plaît, Lucie, ne me dis pas non. Je suis heureux. J'aime être avec toi. J'aime te faire l'amour. Je n'ai plus envie de regarder les autres femmes. Je veux te faire un enfant... Ne me dis pas non, Lucie».

La jeune femme n'y croyait pas. Elle le regardait, silencieuse. Il était beau et ses yeux brillaient d'une lueur nouvelle.

«Ne me dis pas non», répéta-t-il en la serrant dans ses bras. «Et ne pleure pas, sinon je vais croire que je te rends malheureuse», ajouta-t-il en essuyant une larme sur la joue de Lucie.

Quand il prit ses lèvres, avec infiniment de tendresse, elle ne lui résista pas. Ses mains la caressaient doucement et brûlaient sa peau à travers le fin déshabillé de satin rose. Il l'allongea sur le lit. Comme chaque fois qu'elle allait lui appartenir, une vague de bonheur l'envahit tout entière. Dans le don absolu d'elle même à cet homme qu'elle aimait elle avait trouvé le sens de sa vie. Et aujourd'hui, il lui offrait son cœur...

Elle tenta de surmonter son émotion. Elle aussi avait un don à lui faire.

«Pierre ?» murmura-t-elle en le repoussant un peu.

Elle chercha son regard et y lut le reflet de ses propres émotions. Puis elle prit sa main et la posa sur son ventre. Tout d'abord, il crut à une invite, à une caresse. Il glissa sa main dans l'ouverture du déshabillé et la caressa tendrement.

«Tu voulais un enfant ?» souffla-t-elle. «Nous en avons un, déjà».

Il parut intensément surpris. Alors seulement, il réalisa que le corps de Lucie avait changé, imperceptiblement. Elle s'était épanouie. Et son ventre s'était un peu arrondi. Très légèrement, mais un peu tout de même. Lentement, il promena sa main sur elle, soudain silencieux.

«Depuis quand ?» murmura-t-il, très ému.

- Depuis le début. Depuis la première nuit, après l'orage, quand on s'est retrouvés.

Depuis toujours. Je t'aime toujours. J'ai toujours voulu te faire un enfant. J'attendais le bon moment pour te le dire... il me semble que c'est le bon moment, maintenant, Pierre. Je veux être la mère de tes enfants. Vivre avec toi. Etre avec toi. Pour toujours.

- La mère de mes enfants... Lucie, ce cadeau que tu me fais, je n'osais pas le désirer. Sois ma femme aussi. Epouse moi. S'il te plaît. Si tu m'aimes...

Pour toute réponse, Lucie le serra dans ses bras.

Le cauchemar était terminé.

L'homme qu'elle aimait avait su reconnaître, au fond de lui, les sentiments qu'il lui portait. Il avait su les dire. Il acceptait enfin d'être à elle comme elle était à lui.

Une vie tout entière de bonheur s'ouvrait devant eux.